

Lyon, le 30 octobre 1991

Madame,
Monsieur,

Je vous prie de bien vouloir trouver ci-joint le dossier de presse de l' "**ESPACE POESIE**", consacré, pour cette première édition, aux **RACINES** de la poésie française, de Marie de France à l'Ecole Lyonnaise :

ESPACE POESIE

Conçu et réalisé par François **MONTMANEIX**

avec,

Alain BARDET, Corinne DESCOTE, Marie-Hélène RUIZ
et
Eugène FERRE, luthiste

Nous vous accueillerons pour ces représentations,

les 12 et 13 novembre à 18 h
le 14 novembre à 15 h

Bien à vous.

Françoise REY
Attachée de Presse

ESPACE POESIE

Conçu et réalisé par François **MONTMANEIX**.

~~~~~

avec,

Alain BARDET, Corinne DESCOTE  
Marie-Hélène RUIZ  
et  
Eugène FERRE, luthiste

~~~~~

1 - LES RACINES

les 12 et 13 novembre à 18 h
le 14 novembre à 15 h

~~~~~

## ESPACE POESIE

*Venez planter avec nous un arbre de poèmes dans la Ville...*

Conçu et réalisé par François MONTMANEIX.

### 1 - LES RACINES

les 12 et 13 novembre à 18 h  
le 14 novembre à 15 h

-----

avec,

Alain BARDET  
Corinne DESCOTE  
Marie-Hélène RUIZ

et

Eugène FERRE, luthiste

-----

Renseignements et location de 11 heures à 18 heures  
sauf le dimanche  
tel : 78.42.17.67

## ESPACE POESIE

les 12 et 13 novembre à 18 h  
le 14 novembre à 15 h

### SOMMAIRE

- Passage du Poème, par François **Montmaneix**
- Marie **de France**
- **Rutebeuf**
- François **Villon**
- Charles **d'Orléans**
- Pernelle **du Guillet**
- Maurice **Scève**
- Louise **Labé**
- La poésie du Passé, par Paul **Eluard**
- Alain **Bardet**
- Corinne **Descote**
- Eugène **Férré**
- Marie-Hélène **Ruiz**

## PASSAGE DU POEME

La poésie est une part essentielle du mystère de la vie. Elle n'a pas à être tenue à part. Elle est le lieu où se rencontrent au plus profond de l'être, les très secrètes voix intérieures et les voix innombrables de l'univers. Le poème est le point vélique du rassemblement sur la grand-voile de l'âme, des sources et des forces qui mêlent l'être humain à la totalité de la création. C'est pourquoi le poème a tant de pouvoir, et c'est pourquoi il a suscité des oppositions et des organisations d'autant plus résolues qu'elles ont inconsciemment le sentiment de combattre une grande cause : que le poème passe en emportant les âmes jusqu'au point de convergence, et c'en est fini des distractions et des effets de surface qui désassemblent et séparent artificiellement le monde sensible du monde utile : c'en est alors fini du "*diviser pour régner*".

C'est ce passage du poème que Jean-Paul LUCET a souhaité en la saison du Bicentenaire des Célestins de Lyon.

Pour traduire à la fois cette inscription dans la durée et le chemin de l'invisible au visible qui accompagne le poème, quel meilleur symbole qu'un arbre de poèmes et les voix qui l'habitent ?

Un poème ne s'explique pas, un choix de poèmes non plus : que de noms il faut ignorer pour choisir ! Jean-Paul LUCET et moi-même avons donc décidé de faire entendre en trois parties, strictement chronologiques, quelques-unes des plus hautes voix de la poésie de langue française, et que l'espace soit, comme toujours au théâtre, au service de l'esprit : des comédiens, quelques textes, quelques gestes, quelques couleurs, quelques notes de musique, quelques silences, l'essentiel quoi !

Puisse cet arbre de poèmes être le signe d'une forêt vivante en cette ville !

**François MONTMANEIX**

**Le 23 octobre 1991**

## MARIE DE FRANCE

"*Marie ai nom, si sui de France*", nous dit d'elle-même cette charmante poétesse, la première en date de notre histoire littéraire : et c'est à peu près tout ce que nous savons de sa personne.

Elle vivait dans la seconde moitié du XIIe siècle, vraisemblablement en Angleterre, dans cette société de langue française, diversement mêlée d'éléments anglo-saxons et celtiques, pour laquelle furent composés quelques-uns de nos plus beaux poèmes.

Les *Lais* de **Marie de FRANCE** sont dédiés à un roi qui ne peut être que HENRI II PLANTAGENET. Ce mot de *Lais* désignait les compositions particulières aux jongleurs bretons ; ils allaient par les pays, contant ou chantant en s'accompagnant de la harpe, et ils étaient alors en grande faveur. **Marie** leur a emprunté leur genre et souvent leurs sujets. Ses *lais* sont de courts récits romanesques, où les aventures de l'amour se mêlent volontiers de féeries.

Comme CHRETIEN DE TROYES et tous les conteurs de ce temps, **Marie** était plus curieuse de finesse sentimentale que de surnaturel.

Elle a pourtant su garder mieux que d'autres le tour d'imagination propre aux contes celtiques : ce n'est pas pour nous son moindre charme. Au reste, la peinture qu'elle fait de l'amour est moins dominée que chez ses contemporains par des arrière-pensées doctrinaires ; ses héros et surtout ses héroïnes ne sont pas des exemples adroitement faits pour illustrer une théorie courtoise ; à peine si quelques mièvreries donnent parfois la couleur de leur temps à des passions où tout est tendresse, dévouement et mélancolie. Vérité humaine, poétiques étrangetés et quelque maniérisme aussi, voilà les grâces de **Marie**, qui, par là, fut vraiment "**DE FRANCE**".

## RUTEBEUF

Poète et auteur dramatique français du XIII<sup>e</sup> siècle, d'environ 1230 à 1285, sans aucune certitude.

Sa biographie est incertaine, quant aux origines, aux évènements, aux dates, et doit être déduite des termes d'une poésie méritant vraiment le nom de lyrique, de ses dédicaces, de ses sujets et de ses aveux qui touchent le tréfonds de la vie et de l'être, premier cas de ce genre qui ne se retrouvera plus, avec la même sincérité émouvante, que deux siècles plus tard, au XV<sup>e</sup>, chez François VILLON, dont il semble la préfigure.

Le nom, d'abord, est difficile, **RUSTEBUEF** qu'il traduit lui-même par rude boeuf, traçant son sillon avec patience. Les origines ? douteuses aussi, champenoises probablement et certains traits dialectaux, mais il est Parisien par son habitat, ses relations, son activité, ses études peut-être, dans l'Universitas magistrorum et scholarium, alors en pleine poussée, avec ses quelques cinquante collègues, rien que pour la Faculté des Arts. Il sait du latin, au moins celui de l'Eglise. mais il n'a pas la vocation de l'enseignement et n'aspire pas à la licentia docendi, pas même au baccalauréat, qui en est le premier grade. Il a des notions de la rhétorique, telle que l'enseignement des Arts Poétiques.

La profession qu'il a choisie est celle, aventureuse et vagabonde, de jongleur, dont il a pu s'instruire dans l'une des écoles qui les forment, où, mieux que dans les collèges qui ne dévoient que la "verbocination latiale", il peut apprendre, sans grammaire ni dictionnaire, en lisant seulement et écoutant les poèmes récités par coeur, le vocabulaire, la syntaxe et la prosodie, dont il sent les mètres, les rythmes et les rimes au point d'en créer un qui est bien à lui : le tercet, suivi d'un demi-vers qui impose sa rime aux suivants.

Il a dû apprendre aussi la musique sans laquelle la poésie des trouvères ne se conçoit pas. La vielle en sautoir, il se présente dans les salles des châteaux, et des hôtels seigneuriaux de Paris, pour y chanter de geste (*les Chansons de Geste*) mais bientôt il n'aura plus pour répertoire que ses propres oeuvres, où il raconte sa vie et blasonne ses confrères ménestrels, comme Charlot le Juif et lui-même. On peut le croire quand il clame aux échos et, surtout, aux oreilles du roi LOUIS IX et de ses frères, comme Alphonse de POITIERS, sa misère, car

ses récitations ne lui procurent pas d'argent, mais parfois un manteau, une robe, à l'occasion un cheval. La cause de cette misère ? la dureté des temps, la vie chère et *Le Mariage Rutebeuf*, une lamentable union de deux misères, avec une femme qui "n'est ni gente, ni belle".

***La Complainte Rutebeuf*** dit encore qu'il a perdu l'oeil droit, que son cheval s'est brisé les jambes; mais à tant de malheurs, il y a des consolations suprêmes, d'abord celle de l'artiste : la poésie, son vrai métier.

Et puis, il y a la gloire, dont bien avant RONSARD, il a eu la prescience et l'orgueil, qu'on n'attend point de l'humilité médiévale.

C'est sur la scène qu'il exprime sa foi et on doit à **RUTEBEUF** le premier *Miracle de Notre Dame* de notre littérature : le ***Miracle de Théophile***.

**RUTEBEUF**, transformé de poète vagabond en poète national favorisait la propagande du roi LOUIS IX, pour la Croisade d'Orient. **RUTEBEUF**, dont il faudrait rappeler encore les pièces satiriques contre les moines mendiants, où il fit preuve d'une rare indépendance, apparaît en pleine lumière comme la figure la plus représentative de la poésie française au grand siècle, le XIII<sup>e</sup>.

## FRANCOIS VILLON

C'est de tous les poètes lyriques du Moyen-Âge, celui qui a gardé sur nous le plus de puissance. Non le plus varié, ni peut-être le plus habile, mais le plus pathétique. Et ce qu'on sait de sa vie donne à sa poésie un charme plus âpre.

Né à Paris en 1431, élevé par Maître Guillaume de Villon, professeur de Décret et chanoine de Saint-Benoît-le-Bétourné, il est reçu bachelier en 1449, puis licencié et maître-ès-arts en 1452. Il pouvait dès lors enseigner et recevoir des bénéfices. Or, en 1455, dans une rixe à propos d'une femme, il tue un prêtre appelé Philippe Sermoise, et fuit Paris. L'année suivante il obtient des lettres de rémission pour ce meurtre, mais il participe au cambriolage du Collège de Navarre, et fuit encore. C'est à ce moment qu'il compose **Le Lais**(ou Legs) que les éditeurs ont souvent appelé **le petit Testament**.

Entre 1456 et 1460 il parcourt la province avec des fortunes diverses, hébergé joyeusement à Chevreuse par une scandaleuse abbesse, mais ailleurs emprisonné, et ne devant la liberté, et peut-être la vie qu'à des passages fortuits de princes ; reçu pourtant à Blois par Charles D'ORLEANS, et écrivant là une excellente ballade. D'ailleurs bien des pièces qu'il insérera plus tard dans le **Testament** datent de cette période. C'est en 1461 en sortant de la prison de Meung-sur-Loire, qu'il composa ce **Testament**, sa grande oeuvre.

1462 le ramène à Paris ; à peine rentré, il est de nouveau en prison pour vol. Remis en liberté en novembre, il est presque aussitôt compromis dans une rixe, et cette fois condamné par sentence du Châtelet à être "*pendu et estranglé*". A ce moment, où il courait le plus grand danger de sa vie, il composa la **Ballade des Pendus** et le Quatrain "**Je suis François...**".

Il fit appel, et le Parlement, par arrêt du 5 janvier 1463, annula le jugement, mais "*eu regard à la mauvaise vie dudit Villon*", le bannit de Paris pour dix ans. A cette occasion il avait écrit la **Requête au Parlement** et la **Ballade de l'Appel**. A partir de ce moment on perd sa trace.

## CHARLES D'ORLEANS

Peu de destinées furent plus violemment incohérentes que celle de **Charles D'ORLEANS**, et plus propre à briser les ressorts d'une âme.

Né en 1394, il était le fils de LOUIS D'ORLEANS, célèbre par son luxe, son amour des belles choses, et de VALENTINE DE MILAN, en qui apparaissait en France la culture artistique de la Renaissance italienne.

Dès 1406 il épouse ISABELLE DE FRANCE, fille du roi Charles VI ; mais un an après son père est assassiné, à l'instigation du duc de Bourgogne Jean sans Peur. Dès lors, il se trouve enveloppé dans un des plus cruels drames de notre histoire : Orléans, et bientôt Armagnacs, contre Bourguignons. Coup sur coup sa mère et sa jeune femme meurent, tandis que Jean sans Peur, tout-puissant à Paris, fait absoudre et glorifier son crime par des théologiens. Il mène la vie d'un chef de partisans, vendant les bijoux de son père pour payer ses gens d'armes.

A partir de 1410, il est allié au parti d'Armagnac, et tient la campagne avec les bandes sauvages de routiers gascons. En 1414, la Fortune semble vouloir lui sourire : il vient d'épouser BONNE fille du comte d'Armagnac, obtient le désaveu royal du meurtre et la célébration solennelle des obsèques de son père. Il reprend sa place à la cour et fait broder sur son habit ces vers : "*Madame, je suy plus joyeux.*" L'année suivante il tombait à Azincourt aux mains des Anglais.

Il y resta vingt-cinq ans ! Il s'y usa dans l'inaction, les intrigues vaines et les espérances déçues. A son retour en 1440, il voulut reprendre une activité politique, et son grand dessein fut de travailler à la paix entre France et Angleterre. Mais Charles VII était alors en train de reconquérir son royaume pièce à pièce, et il ne se souciait pas d'une paix qui n'eût fait que sauver les restes de la puissance anglaise. **Charles D'ORLEANS** essaya aussi de faire valoir les droits de sa mère sur le Milanais, mais il arriva juste au moment où le condottiere François Sforza venait de s'en emparer, et il n'eut plus qu'à revenir. Son fils Louis XII devait plus tard reprendre ses prétentions. En 1450 il entra définitivement en son château de Blois et renonça à toute activité politique. Il mourut en 1465.

## PERNETTE DU GUILLET

Elle voit le jour à Lyon en 1520 environ. Elle a en partage la noblesse de la race. Elle acquiert bientôt une légitime réputation de beauté physique et de distinction studieuse.

Le destin la précipite dans une seule aventure : son commerce quotidien avec le grand Maurice SCEVE. Ils se rencontrent au printemps 1536. Il a 35 ans. Elle dépasse à peine l'orée de sa seizième année. Il la presse. Elle s'émancipe et se dégage sans le désespérer, attentive à lui payer le tribut de son admiration discrète et à se montrer attentive à ses lumineux discours. Employant avec une ironie sincère et désinvolte un vocabulaire presque manichéen, elle s'amuse tendrement à le nommer : *mon Jour*.

Mais cette liaison dont rien ne vient gâter le caractère d'ingénuité un peu perverse ne dure qu'un moment. La famille de **PERNETTE**, dite plus agréablement *cousine*, dispose d'elle impérieusement et la livre en proie matrimoniale à Monsieur Du GUILLET. SCEVE s'en désole d'abord, pour se consoler bientôt à demi, lorsqu'il constate que nul attrait ne transporte **PERNETTE** vers son époux qui, tout en exerçant ses droits, ne lui témoigne qu'une douce indifférence.

Tous deux s'aperçoivent dans les assemblées mondaines. Tous deux visitent les lieux les plus frais et les plus paisibles de la campagne lyonnaise. Pudique, coquette, elle anime par ses agréables manèges l'impatience du poète, mais, docile élève des dames du temps jadis, persuadée qu'un inassouvissement parfois atroce est un gage d'avancement spirituel, elle dédaigne de l'apaiser en lui octroyant le don de merci. Peut-être cède-t-elle pourtant une fois aux trompeurs attouchements de la chair. Mais ce n'est là que supposition livresque. Rien ne prouve qu'elle ait rompu le pacte de fidélité conjugale qu'elle a souscrit.

Elle a sans doute l'avantage de voir paraître **Délie**. Cette joie compte parmi les dernières qu'elle ait ressenties en ce monde.

Malade dès le début de 1545, elle meurt le 7 juillet. A la demande d'un mari respectueux, l'érudit Antoine Du MOULIN examine les feuillets où elle notait journallement les résultats d'un labeur poétique opiniâtre. Il les déchiffre. Il renonce à les classer. Il les édite dans leur confusion originale.

Et ce désordre, satisfaisant notre appétit d'incohérence, nous donne l'impression, assez exacte au reste, de surprendre la geste et les gestes d'une femme exceptionnelle qui, tentant l'impossible, s'applique à révéler, à dévoiler, à dénuder son coeur, à force de le cacher sous les masques d'un style sûr de sa sûreté.

Tout en tirant profit des connaissances qu'elle a acquise et des leçons de Maurice SCEVE, elle se défend contre elles, à fin que ces séduisants êtres de raison ne la traitent pas comme un objet et ne l'empêchent pas de devenir elle-même. Flambant d'une continence équivoque, qui ne l'empêche point de savourer les blandices d'une galanterie périlleuse, habile à rédiger ces textes d'écriture automatique que les écrivains médiévaux nomment *faltras* et elle, *coqs à l'âne*, experte à lancer les uns contre les autres des monstres allégoriques inexplicables, elle s'attriste que la sexualité exigeante de SCEVE souille la pureté du feu qu'il nourrit pour elle. Elle voudrait qu'il partage les ravissements intellectuels qu'il lui donne, pour se plonger en sa compagnie dans l'éclatant jour de sagesse dont il dispense à son âme la merveilleuse clarté.

Sa grâce naturelle et mondaine l'autorise à tourner sa mélancolie mentale en aimables chansons d'apparence badine, en épigrammes dont la pointe est si fine qu'elle chatouille au lieu d'égratigner, en élégies brouillonnes où tous les ordres de son être, émus par de douteux revers, essaient simultanément de protester. Alors que Maurice SCEVE mêle aux spéculations les moins terrestres mille images cruellement objectives, et que Louis LABBE s'attache à ses poèmes comme Vénus à ses proies, Pernette **Du GUILLET**, réduisant doucement en ses vers la distance qui séparerait leur fond de leur forme, tend à appauvrir son vocabulaire, à l'exténuer, à l'abstraire. Il en résulte une oeuvre singulièrement décantée, malgré quelques bouillonnements diaprés de lie baroque, l'hymne d'un coeur spirituel dont nous souhaiterions qu'il fasse à nouveau rêver les esprits, car il compte parmi les réussites les plus rares de nos lettres féminines.

## MAURICE SCEVE

La vie de **Maurice SCEVE**, paisible et pondérée, présente avec celle de Clément MAROT, son aîné de dix ans, qui souvent risqua de se perdre dans de périlleuses frasques, un contraste presque parfait.

Il naît sans doute à Lyon au début du XVI<sup>e</sup> siècle. Il appartient à une famille de notables bourgeois, curieuse de richesses matérielles et de divertissements libéraux. Son père, qui a revêtu de hautes charges municipales, en retire un prestige flatteur. Il meurt prématurément. Mais ni **Maurice SCEVE**, ni ses trois soeurs n'en sont pour autant réduits à la médiocrité. Tandis qu'elles obtiennent de solides établissements, il se félicite d'être protégé contre les basses tracasseries de l'indigence et d'occuper une situation qui lui permette de vaquer sans souci à la culture des bonnes lettres.

Il accepte, dès son adolescence, les principaux motifs de ce que l'on est en droit de nommer : l'humanisme lyonnais, et participe, avec génie, à son accomplissement. Rappelons que cet humanisme loue les bons ouvriers de la Grande Rhétorique d'avoir été de sûrs expérimentateurs du langage, leur emprunte la plupart de leur procédés stylistiques, ne balance pas à dépouiller de leurs récentes richesses la société des humanistes étrangers, voire des poètes italiens ou espagnols. Il incite aussi ses adeptes à des vagabondages musards à travers les contrées les plus diverses, à fin d'admirer des sites ennoblis par d'exaltants souvenirs, des paysages naturels, et surtout l'ingénieuse harmonie qui lie entre eux les divers ordres de créatures.

Docile à ces conseils prémédités, **Maurice SCEVE** voyage, travaille et rêve. En 1535 il fait imprimer la traduction d'un bizarre roman espagnol : ***La déplourable fin de Flamete, Élégante invention de Jehan de Flores, Espagnol.***

Entre-temps il a changé de place. Il a sans doute suivi les cours d'une université italienne. Il a conquis le grade de docteur en droit. Il a suivi en Avignon les conférences des juristes pontificaux. Pétrarquiste de large observance, il y a mérité, en 1533, le renom de bon archéologue des amours anciennes, en découvrant dans la chapelle des Frères Prêcheurs un sépulcre où il pense identifier les ossements de LAURE.

Bien accrédité auprès des beaux esprits de Lyon, il entretient avec eux un commerce assidu. Il paraît dans leurs congrégations, réunions musicales où l'on s'entretient avec affabilité, où l'on touche du luth, et il remporte un triomphe incontesté à l'occasion de ce que l'on a nommé *Le Tournoi des Blasons*.\*

La célébrité qu'il en retire lui vaut d'être chargé du rôle parfois fastidieux du poète officiel. En 1536, il déplore la mort du Dauphin François dans une élégie marine, quelque peu guindée et conventionnelle : *Arion*.

La même année, il se trouve sur la voie d'une jeune poétesse, Pernelle DU GUILLET, amicalement connue sous le nom de Cousine. Il brûle aussitôt pour elle d'une passion fidèle. En 1544, il publie son oeuvre maîtresse : *Délie, Object de plus haut vertu*.

Pernelle DU GUILLET meurt en 1545, et **Maurice SCEVE** se retire dans un domaine rustique situé probablement à proximité du confluent de la Saône et du Rhône. En souvenir de sa défunte amie, il s'exerce à la musique. Il se perfectionne dans l'art de peindre. Il accepte les prodigieux travaux d'une vie presque érémitique. Il demande aux poètes latins et au suspect SENEQUE un réconfort peu sûr. Il se plaît aux austères agréments d'une contemplation naturelle et champêtre. Il en résume les enseignements poétiques en faveur de la petite troupe de ses fidèles. Ainsi prend figure, petit à petit : *La Saulsaye, Eglogue de la Vie Solitaire* (1547).

Puis, **Maurice SCEVE** regagne Lyon, et exécute de son mieux pour la municipalité certaines commandes, patronne les écrivains débutants, encourage les poètes timides, hume, sans vanité ni démesure, l'encens que dans un culte discret lui adressent les amis de la naissante PLEIADE.

A partir de 1563, **Maurice SCEVE** ne laisse plus subsister aucun vestige de son existence. Quelques obstinés révèrent sa mémoire jusqu'au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Puis il tombe dans l'oubli.

\* Un blason est, par essence, un poème qui vise, non pas à décrire, mais à évoquer parmi les créatures d'un monde esthétique, une chose, une couleur, un contour, une notion. Les *Blasons du corps féminin* furent très répandus au XVI<sup>e</sup> siècle.

## LOUISE LABE

**Louise LABE**, fille d'un riche cordier, naît aux environs de Lyon vers 1524. On l'élève d'après les programmes de cette éducation des femmes italiennes de la Renaissance qui, se préoccupant peu des limites du bien et du mal, tendent à développer leurs qualités naturelles, en se gardant de les altérer ou de les déprimer. **Louise** est assez habile écuyère pour paraître avec enjouement et distinction aux fêtes publiques. Elle sait dialoguer avec son luth. Elle interprète, non sans bonheur, les poèmes des écrivains néo-latins. Elle dispose à sa fantaisie des plus rares subtilités de la langue italienne.

Elle épouse vers 1540 un maître cordier, plus âgé qu'elle. Parée du surnom de *Belle cordière* elle enchante ses amis qui vantent les agréments de son commerce. Elle se consume d'un amour voluptueux et triste dont les divers objets nous demeurent pour la plupart inconnus. Elle s'éprend enfin du volage poète Olivier DE MAGNY qui a la goujaterie de la discréditer en imputant à son époux les plus infâmes complaisances.

Il nous importe peu de déterminer si elle a le déshonorant honneur de représenter à Lyon, l'une des premières, cette utile caste des courtisanes lettrées, dont les charmes variés ravissaient alors les principautés italiennes. Nous n'ignorons pas qu'elle proteste par ses moeurs et par son autonomie contre la condition servile des femmes de son temps. Belle, propre dans sa mise, soigneuse de son corps rebelle et périssable, sensible aux hommages, apaisant par la présence dangereuse de ses admirateurs les troubles d'une intelligence que la solitude attriste, elle s'occupe, certes, sans affectation, de ce que l'on appelait alors sa *mesnagerie*, mais elle déclare ouvertement qu'elle préfère caracoler comme une autre Marphise, ou lire une oraison d'amour, à tirer l'aiguille ou à filer la laine. Son détachement, sa franchise, on les juge un cas pendable. Les censeurs décochent contre elle ces âpres injures qui font les délices des mauvaises langues du XVI<sup>e</sup> siècle. Et Calvin, grave théologien du mariage et gardien de la chasteté du lit conjugal, s'oublie jusqu'à la qualifier en des termes d'une verneur populacière.

Mêlée aux fêtes mondaines qui illustrent Lyon jusque vers 1550, elle se ternit et décline avec elles. Elle meurt sans doute à Parciens dans les Dombes, sous l'aspect d'une bonne dame un peu triste, et d'une patiente bienfaitrice des pauvres gens, au début de 1566.

Son oeuvre poétique, dont les divers textes sont composés entre 1545 et 1555, comprend 3 *ELEGIES* et 23 *SONNETS* français.

Alors que l'Elégie marotique est trop souvent une simple dissertation sur un point de casuistique amoureuse, les *Elégies* de **Louise LABE** peuvent être tenues pour autant de pages d'un journal intime. La poétesse ne s'y préoccupe guère de suivre des articles d'un plan rigoureux. Elle s'y applique à suivre les sinuosités d'une étonnante pensée, affective et sensuelle à la fois, luttant de toute sa chair, de tout son sexe, de tout son coeur contre les contraintes que lui impose, en dépit d'elle-même, la dictature poétique de Maurice Scève, et ne parvenant pas à s'en libérer complètement.

On peut presque en dire autant de ses sonnets. Disciple de PETRARQUE, elle tâche de ne pas se soumettre à lui servilement. Elle retient pourtant de ses leçons un goût des antithèses – ou plutôt des antilogies – qui pourrait l'inciter aux acrobaties d'une fatigante virtuosité, s'il ne l'aidait à énumérer avec pertinence toutes les contradictions de sa personne. Dans son cas, le pétrarquisme, au lieu de donner lieu à une sorte de sophistique, garantit les aveux d'une minutieuse sincérité féminine – mais non efféminée. Nous ne croyons pas que l'on puisse mettre en doute la véracité de **Louise LABE** : ne s'accompagne-t-elle pas de complaisance ?

Sans jamais faire état des strictes prescriptions du christianisme, elle sait bien qu'en enfreignant la plupart des conventions sociales de son temps, elle ne peut s'empêcher de blesser pas sa conduite de nombreux prochains et de s'affliger elle-même avec une certaine cruauté. Elle ne trouverait le repos de l'âme et le calme des sens que dans un immoralisme surhumain. Mais sa prudence féminine lui interdit une telle démesure. Elle en est donc réduite à se délecter dans les ténèbres de ses fautes, qu'illumine soudain un éclair de jouissance, avec une sorte de morosité spasmodique et tendre, sans analogue, croyons-nous, dans l'histoire des lettres européennes.

## LA POESIE DU PASSE

Baudelaire est un miroir où nous nous reconnaissons, où nous nous étudions, Villon n'est plus qu'une vitre derrière laquelle nous échappe le passé. Baudelaire est de notre famille et, en tant que tel, il nous donne des soucis. Villon, malgré sa voix juvénile, est notre ancêtre : il ne nous donne qu'à rêver.

Nous sommes nés les uns des autres, nous maintenons notre nom, notre ambition, notre espoir. Les lumières lointaines qui nous atteignent ont la même force que celles que nous voulons projeter sur l'avenir. Simplement un peu plus nettes, un peu moins sujettes à se déformer, à se voiler que les nôtres. Nous sommes plus sûrs du passé limité que de l'avenir sans bornes. Aussi faut-il être fidèle au temps, se garder de ce qui l'entame, du stérile retour en arrière. Et la fidélité, c'est de garder les yeux ouverts, sur soi-même et sur le monde, à l'endroit du miroir, à l'envers du miroir, pour interdire la nuit. Nous parlons à partir des premières paroles. Tout a changé et tout changera, mais il faudra toujours confondre le langage de la réalité et celui de l'imagination, le possible et l'espoir, voir clair dehors, voir clair en soi, réfléchir, s'exprimer, agir et être heureux.

Ces poètes du passé défendent un pays qui n'a pas de frontières et qui, pourtant, connaît ses bases. Ils défendent une langue universelle, celle de l'innocence, de la raison démesurée qui est la nôtre, celle de l'homme qui répugne à la laideur, au prosaïsme.

Les poètes français sont à la fois influençables et peu disciplinés. Mais, imitateurs ou inventeurs, ils sont presque tous originaux. Leur fraternité est à l'échelle de leur multiplicité comme de leur diversité.

Ils savent, au-delà du bon sens, que le péril de leur vie est dans sa brièveté et qu'il faut faire passer l'instant en une éternité. La chair de l'homme se détruit, son langage continue. Ils savent combien il est difficile de survivre à sa jeunesse et d'échapper à une existence toute mesurée, classée. Le jaillissement est nécessaire, la jeunesse s'impose et les poètes qui ont vécu un peu plus qu'ils ne le souhaitaient n'ont rêvé que de renaissance. Ils ne sont reliés qu'à la fleur.

L'homme n'est pas vieux comme le monde, il ne porte que son avenir.

Les hommes, en fin de compte, ont peu chanté à haute voix. Ils ont rarement pu entr'ouvrir leur fenêtre. Peu de chose les a distraits de leur vie épuisante. Mais ce peu : l'aube, l'amour et le sentiment de l'injustice, a fait naître des poètes.

Ces poètes ne sont pas perdus. Ils retrouveront l'espoir de tous, ils en sont le moteur. Ils ont toujours été capables de comprendre la négation, celle qu'on nous oppose, et celle qui nous sert, la première pour la vaincre, la seconde pour nous affirmer.

Mais tout le reste, tout le profane et tout l'esprit d'insoumission, sublimé ou vulgaire, c'est l'homme sans autre maître que son désir, l'homme qui s'avoue et qui avoue les hommes et le monde comme il est ou comme il le souhaite, l'homme subversif au nom de la morale. Il sait que son imagination, comme la réalité, est de plus en plus vaste. Le bonheur reste toujours proche, si proche qu'un beau moment, demain tout entier deviendra aujourd'hui. L'homme change, l'homme raisonne et résonne. Il appelle, il répond. Il parle pour se parler et pour parler à tous. Il travaille et recueille les fruits de son travail et il les distribue. L'homme infirme se transforme en homme rayonnant, le valet est son propre maître, il est le serviteur et l'obligé de tous, le pétale et la rose. L'image est sa vertu. Il se défait et se reforme, il sait bien vivre et faire vivre, il est commun.

On n'est jamais poète, ni lecteur de poèmes, sans un brin d'oisiveté. Il faut, pour accorder son cœur aux bonnes puissances de la beauté, pour élever ses sentiments, pour formuler ou pour entendre justement la vérité, un temps d'arrêt, un temps d'attente délibérée, de réflexion ou de rêverie.

Cette vacance dépend de la somme de soucis que nous donnent les malheurs, les luttes, les incertitudes de nos frères. La poésie dépend, notre passé en est témoin, de la vie triomphante.

**Paul ELUARD**  
**in la Poésie du Passé**  
**Ed. Seghers**

## ALAIN BARDET

1980 : Agrégation lettres modernes

### FORMATION THEATRALE

1980-82 :

\* Cours de mime d'Edouard LORCA  
Acteur dans Molière, Goldoni, Musset ...

1983 :

Metteur en scène de :

*LE PRINCE ET LE BOURREAU* de R. THEVENET

A partir de 1985 :

Directeur de la Compagnie **PERSONA** (Lyon)

Metteur en scène et comédien dans les productions suivantes :

- \* *Mais ne te promène donc pas toute nue* de FEYDEAU
- \* *La Passion* d'après l'Evangile de St JEAN
- \* *Le Damné* de OBALDIA
- \* *Le Cid* de Pierre CORNEILLE
- \* *La Lune ou les arbres craquent* d'après le chef indien SEATTLE
- \* *Le Chat botté* d'après Charles PERRAULT
- \* *L'Ecole des femmes* de MOLIERE

Auteur dramatique.

- \*adaptation théâtrale d'un conte de Charles PERRAULT :
- \* *Le Chat botté*, spectacle musical en trois actes.
- \* *Le Fil cassé d'Ariane*, drame en trois actes et un prologue.

## CORINNE DESCOTE

### FORMATION

- 1990 : Stage Théâtre avec Françoise MAIMONE  
Stage Théâtre avec le ART'M THEATRE de St Etienne.
- 1984 : Stage Danse-théâtre avec Anne DOREST-VERNET  
Stage Danse avec Didier PAILLE.
- 1982-1984 : Conservatoire d'Art Dramatique de Lyon. Médaille d'argent en Diction.
- 1978-1979 : Stage d'improvisation à Urbana - Champaign University (U.S.A.)

### THEATRE

- 1987 : Création de la Compagnie **UTOPIA**

### Créations

- 1987 - 1991 :  
Compagnie UTOPIA : mise en scène et jeu.

\* *Correspondances* - Textes poétiques et musique.

\* *L'Attente* - **Sarah**.

\* *Contes Fantastiques* : Guy de MAUPASSANT.

\* *Thérèse Desqueyroux* - Françoise MAURIAC -  
Adaptation - **Thérèse**.

\* *Aurélia Steiner* - Marguerite DURAS - **Titre**

- 1989-1990 :  
Compagnie **PERSONA**

Direction Alain Bardet

*Le Cid* - Pierre CORNEILLE - **l'Infante**

## EUGENE FERRE

Après avoir été lauréat en 1974 du Concours International de Guitare de Paris (ORTF), Eugène **FERRE** s'est orienté vers l'étude des instruments historiques et de leur répertoire. Il suit alors les cours d'été de Anthony BAILES, Hopkinson Smith et Paul O'Dette.

Il a enseigné au CNR de Strasbourg et d'Aix en Provence et au CEPMA de Toulouse ; il enseigne actuellement au CNSM de Lyon. Il est appelé régulièrement en France et à l'étranger (Allemagne, Espagne, Belgique, Suisse, Italie) pour des cours et des concerts, seul ou au sein des ensembles les plus prestigieux.

Son oeuvre poétique, dont les divers textes sont composés entre 1545 et 1555, comprend 3 *ELEGIES* et 23 *SONNETS* français.

Alors que l'Elégie marotique est trop souvent une simple dissertation sur un point de casuistique amoureuse, les *Elégies* de **Louise LABE** peuvent être tenues pour autant de pages d'un journal intime. La poétesse ne s'y préoccupe guère de suivre des articles d'un plan rigoureux. Elle s'y applique à suivre les sinuosités d'une étonnante pensée, affective et sensuelle à la fois, luttant de toute sa chair, de tout son sexe, de tout son coeur contre les contraintes que lui impose, en dépit d'elle-même, la dictature poétique de Maurice Scève, et ne parvenant pas à s'en libérer complètement.

On peut presque en dire autant de ses sonnets. Disciple de PETRARQUE, elle tâche de ne pas se soumettre à lui servilement. Elle retient pourtant de ses leçons un goût des antithèses – ou plutôt des antilogies – qui pourrait l'inciter aux acrobaties d'une fatigante virtuosité, s'il ne l'aidait à énumérer avec pertinence toutes les contradictions de sa personne. Dans son cas, le pétrarquisme, au lieu de donner lieu à une sorte de sophistique, garantit les aveux d'une minutieuse sincérité féminine – mais non efféminée. Nous ne croyons pas que l'on puisse mettre en doute la véracité de **Louise LABE** : ne s'accompagne-t-elle pas de complaisance ?

Sans jamais faire état des strictes prescriptions du christianisme, elle sait bien qu'en enfreignant la plupart des conventions sociales de son temps, elle ne peut s'empêcher de blesser pas sa conduite de nombreux prochains et de s'affliger elle-même avec une certaine cruauté. Elle ne trouverait le repos de l'âme et le calme des sens que dans un immoralisme surhumain. Mais sa prudence féminine lui interdit une telle démesure. Elle en est donc réduite à se délecter dans les ténèbres de ses fautes, qu'illumine soudain un éclair de jouissance, avec une sorte de morosité spasmodique et tendre, sans analogue, croyons-nous, dans l'histoire des lettres européennes.

## "IL EST POLI D'ETRE GAI"

(Eve Curie)

L'envie d'écrire une pièce sur la découverte du radium par **Pierre et Marie CURIE** me taraudait depuis des années. Je m'empresse de dire que je ne suis spécialiste ni de physique-chimie ni d'Histoire des Sciences, mais simplement lecteur frénétique d'ouvrages de vulgarisation traitant entre autres de ces sujets. Rien ne me paraît, en effet, plus émouvant ni plus stimulant pour l'imagination que la saga du Big Bang, la complexification de la matière, le détail du processus d'évolution qui, des particules élémentaires de l'homo-sapiens, accompagnent l'éparpillement dans le cosmos de ce qui fut, il y a quinze milliards d'années, infiniment simple, chaud et concentré.

Par ailleurs le couple **CURIE** est un cas unique. Au-delà de leur inestimable contribution scientifique, **Pierre et Marie** constituent le seul exemple, dans l'Histoire de l'Humanité, d'un homme et d'une femme ayant gravi, main dans la main, à égalité de mérite, la pyramide du génie. Paix aux cendres du couple Péron, d'Antoine et Cléopâtre, le ménage **CURIE** reste inégalé. Cet amour exemplaire m'a paru irrésistible.

Que le résultat de cette fascination pour la Science et pour ce couple de légende soit une comédie n'est pas le fruit du hasard ou d'une perversion mais une intention délibérée. Je suis choqué de constater que nous conservons de ces deux amoureux de la vie une image triste, celle de morts-vivants austères et ascétiques "inventant" la radio-activité dans l'atmosphère toxique et confinée d'un hangar à l'écart du monde.

Rien n'est plus faux. D'abord parce qu'ils ne sont pas morts irradiés. **Pierre** a disparu accidentellement en 1906 victime de sa seule distraction et **Marie** en 1934 à l'âge de soixante-sept ans soit trente-six ans après avoir commencé à manipuler des substances radio-actives. Que ces manipulations aient été préjudiciables à leur santé, certes. Mais fatales, non. Ensuite parce que l'un et l'autre étaient des êtres de chair et de sang. Ils avaient pêle-mêle du génie, de l'enthousiasme, de l'humour, des enfants, des ennuis et des bicyclettes. Ils ont fréquenté les théâtres, la danseuse Loïe Fuller est venue chez eux, boulevard Kellerman, faire la démonstration de ses talents d'effeuilleuse allumée. Ils ont participé à des séances de spiritisme. **Pierre** n'aimait rien tant que paresser dans l'herbe à observer le ballet des grenouilles, et **Marie**, dans sa correspondance, se souvient avec émotion des fêtes de son enfance, des mazurkas effrénées et des fous-rires irrévérencieux.